

L'audace des timides...

Une lumière étrange baigne la ville. Comme une ambiance de fin du monde. Comme si Dieu ne savait pas encore quelle carte de son jeu il allait, finalement, abattre.

Vincent pose son front contre la vitre, tout est étroit dehors, les fenêtres, les ruelles, les esprits...

Il transpire, sourit presque, sa gueule hallucinante qui effraie tant, semble se détendre un peu...

Il revoit les rues de Hollande, de Belgique et le regard sévère de son père. Il l'a déçu. Il le sait. Pourtant il a essayé, mais l'absence de reconnaissance, l'échec à l'école, le refus du séminaire, le succès inaccessible...

L'amour d'un fils ne suffit pas toujours.

Dehors, un vent méchant balaie la rue, quelques volets claquent et les feuilles sèches font un chuintement de pages qu'on froisse.

*

À Paris, un homme élégant attend impatiemment ce train qui n'arrive pas. La gare est bondée et la chaleur de cette fin juillet n'arrange rien. Il relit cette lettre qu'il a reçue il y a quelques semaines. Il ne décolère pas d'avoir tant attendu pour l'ouvrir. La sueur perle sur sa nuque trahissant l'impatience autant que la fièvre de l'été.

*

Il pose sa main sur son ventre. Le sang commence à tacher le haut de son pantalon. Il chancelle et s'assoit. Il songe à tous ces musées qu'il a visités avant de peindre, à tous ces tableaux qui l'ont marqué, transformé, influencé.

Il pense aux estampes dont il n'a jamais su égaler la sobriété, la grâce, l'épure.

Son ventre lui fait mal, ses doigts sont poisseux de sang...Il aime cette couleur...profonde, pure, il voudrait peindre avec...s'il pouvait se lever...

Trente-sept ans...combien de toiles encore ... ? lui qui a peint et dessiné plus de deux mille œuvres...

Des centaines de toiles incomprises...

Il est jeune encore mais tellement abimé déjà. Ses dents, vilaines et noires, sont si mal alignées, qu'elles forment, comme une rangée de pierres tombales, éparées et disséminées, au hasard dans un cimetière anglais. Son oreille le fait souffrir et ses cheveux crantés font peur aux enfants.

Se pencher davantage le soulage. À peine. Il songe à Rembrandt, inégalable. Monet et Cézanne, reconnus. Delacroix et Signac, si précis.

*

Le train est là, bondé. Il monte et s'assoit où il peut. Entre une mère de famille débordée par ses trois enfants bruyants et un étudiant nonchalant qui pose ses pieds sur la banquette. Cela lui déplaît. Les passagers n'en finissent pas d'arriver, souriants, surchargés et peu pressés. Il trouve cela insupportable.

Enfin, après une éternité, le train s'ébranle dans un concert de crissements et de fumée.

*

Il y a des matins comme ça, on a hâte d'être à demain. Il sourit en songeant à cela. Cette pensée l'habite depuis l'enfance. Depuis toujours en fait. Est-ce la raison de cette fièvre créatrice ? De son isolement ? De sa frénésie ? De son rejet, son incompréhension, sa solitude ?

On lui en a tant dit...

Son absence de technique.

Son obsession de la matière.

Ses bleus profonds comme un hématome dans un paysage.

Ses collines qui font le dos rond.

Ses arbres acérés comme des mâchoires à loup.

Ses paysages trop crus comme un sale relent d'ail.

Ses lumières poisseuses.

Ses champs de blés improbables.

Ses nuits étoilées irréalistes.

Sa vérité nue, brute, sans apprêt.

Ses soifs d'envol.

*

Ce voyage est sans fin. Le train n'avance pas. Trop de gares, trop de passagers, trop de chaleur. Le paysage est terre brûlée, paille et résine. Inlassablement, il relit les mots du docteur. « C'est extraordinaire et totalement nouveau. C'est incompréhensible mais évident. C'est un génie.... »... « Mais dépêchez-vous, je vous en supplie. Il est malade et inconstant. Il vit entre la transe et le déséquilibre. »... « J'ai peur que cela finisse mal... »

*

Le sang coule désormais jusqu'à ses genoux, il n'arrive plus à lâcher son ventre. Comprimer lui fait du bien. Sa chemise en lin est écarlate. Rouge garance.

Il revoit les rues de La Haye, d'Amsterdam, de Paris, ses tableaux dans les vitrines des quelques cafés qui l'ont accepté. Sans illusion, pour ne pas le blesser, en attendant mieux...

Il revoit Arles et sa lumière crue. Il pense à Saint-Rémy. Ses ruelles, son asile. Il pense à Théo, ces centaines de lettres, sa présence toujours. Il lui manque.

Lui si seul et maladroit, fier parfois de ses éclats picturaux, n'a jamais réussi à capter le regard des autres. Ou si peu....le comble pour un peintre...mais se voit-il comme un peintre... ? Il avait l'audace des timides, ça n'a pas suffi.

Il a mal...la balle l'a perforé...Si Gachet était là...ce bon docteur...Mais, lui aussi s'est lassé de ses crises.

*

Enfin, il quitte la gare. Sa petite valise l'encombre peu, il est parti si vite après la lecture des deux feuillets. Le taxi roule à vive allure. Ses billets ont vite décidé le

chauffeur qui a enfoncé sa casquette avant de prendre de la vitesse...Auvers-sur Oise n'est plus si loin. La route est bonne, rectiligne.

Dans quelques minutes, il le rencontrera. Dans quelques minutes, il verra enfin. Dans quelques minutes, il saura ce qu'il a failli rater.

*

On frappe à sa porte, c'est l'aubergiste qui lui apporte son repas. Il n'a la force ni d'un geste, ni d'un mot. Il insiste puis entre. La mare de sang qui tapisse le plancher lui fait lâcher son plateau dans un cri animal.

Il a perdu connaissance. On appelle immédiatement le docteur.

Rapidement on l'étend sur son lit étroit, on nettoie la plaie, il n'a pas repris connaissance...Le docteur reste à son chevet. Il sait que c'est désespéré, la balle l'a transpercé de part en part. Un mépris acide lui barre le front. Il a conscience que sa disparition sera de celle qui marque une époque. C'est une évidence, comme la nuit qui tombe doucement derrière la danse imperceptible des rideaux de tulle.

*

L'homme monte les escaliers de l'étage quatre à quatre. L'aubergiste l'a mis au courant du drame. Il frappe aussi doucement qu'il est possible et entre sans un bruit dans la chambre plongée dans l'obscurité. Le docteur vient au-devant de lui, lui sert la main et l'entraîne à l'extérieur par le coude, dans un mouvement à la fois amical et affligé. En quelques mots, il le remercie de sa visite même tardive, lui explique le drame, le peu d'espoir, les toiles qu'il lui montrera demain.

*

La journée passe lentement, comme une procession. Le docteur n'a pas quitté le chevet. A peine s'est-il assoupi quelques minutes durant la nuit. Entre deux râles, entre deux rêveries. Vincent n'a pas repris ses esprits, il sue abondamment. Les pansements se ternissent à une vitesse impressionnante, il faut les changer toutes les deux heures. Il réclame Théo obsessionnellement. Il a été prévenu. On l'attend d'ici peu.

Le docteur doit voir son visiteur en fin d'après-midi. Il doit lui montrer les toiles entassées dans la remise qui lui a servi d'atelier ces dernières semaines. Il se demande quelle va être sa réaction. C'est un connaisseur, un expert. Et s'il s'était trompé... ?

*

Quand ils pénètrent dans la grange, une odeur de paille, de peinture et de chaleur saturée les accueille. Il n'y a qu'une table surchargée de pots et de pinceaux emmêlés, une chaise, un chevalet et, au fond contre le mur, une masse sombre : les toiles posées à même le sol.

Recouvertes, à peine, par un drap épais, grossier.

Le docteur laisse l'homme approcher seul vers cet amas curieux, presque inquiétant. Celui-ci s'accroupit, retire le drap précautionneusement. Près de la fenêtre les toiles sont bien mises en valeur par la lumière de cette fin juillet.

De dos, le docteur ne peut interpréter la réaction de l'expert. Il le voit prendre son temps, saisir les toiles, les incliner plus ou moins vers la fenêtre. Parfois il effleure la matière, l'incroyable épaisseur de certains ciex. Parfois il reste immobile, longtemps, une main sur sa hanche. De temps en temps, il laisse la peinture par terre et prend un peu de recul.

Il se demande s'il perçoit le contenu de ces œuvres...La souffrance, la solitude, l'incroyable frénésie de créativité. Comprend-t-il qu'il a devant lui l'œuvre d'une vie ? Le tréfonds de la création. Le manque d'amour. Les soutes d'une âme.

Enfin après une bonne demi-heure, il se retourne face au docteur. Ses yeux sont emplis de larmes. Il ruisselle. Il ne trouve pas les mots puis chuchote comme pour mieux masquer l'émotion.

J'emmène tout, si vous le permettez. Je veux du papier de soie, des caisses sécurisées. C'est...c'est inestimable. Je n'ai jamais rien vu de tel...Merci.

Le lendemain, le dimanche 29 juillet 1890, à Auvers-sur-Oise, meurt un génie, près de son frère. Il n'a vendu qu'une seule toile de son vivant.

Ce n'est que le commencement...